

Lurelu



De la littérature jeunesse... pour philosopher

Rhéa Dufresne

Volume 35, Number 2, Fall 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67316ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dufresne, R. (2012). De la littérature jeunesse... pour philosopher. *Lurelu*, 35(2), 101–102.

De la littérature jeunesse... pour philosopher

Rhéa Dufresne

101

En avril dernier avait lieu, à BAnQ, le colloque *Autour de l'adulte de demain : développer l'enfant philosophe et critique par la littérature jeunesse dans la société du savoir*. Cet intitulé exprime tout de suite le centre d'intérêt et l'intention de cette rencontre : faire la démonstration que la littérature de jeunesse peut servir de base au développement du sens critique chez l'enfant et, plus encore, à la formation du petit philosophe.

Pour moi, la nouveauté du propos était réjouissante. Quand on aborde les «bienfaits» de la littérature chez les jeunes, il est invariablement question des apports pédagogiques et académiques de celle-ci. Voir la littérature sous un autre angle me semblait tout à coup très inspirant.

En théorie...

Le premier jour, la table a été mise par l'inarrissable Christian Poslaniec qui a partagé non seulement sa vision de la lecture, mais également celle de son rôle en tant que philosophe.

M. Poslaniec s'est d'abord appliqué à faire la distinction, très importante, entre lecteur et «liseur». Le premier désignant l'enfant qui sait lire, le second faisant référence à celui qui lit des livres. Distinction importante, car savoir lire ne signifie pas nécessairement prendre plaisir à lire. Sachant cela, il faut d'ores et déjà s'attarder à créer des liseurs, responsabilité qui incombe à l'entourage de l'enfant. Je ne m'attarderai pas sur la façon d'y parvenir, si ce n'est que pour répéter l'essentiel, c'est-à-dire mettre constamment les enfants en présence des livres.

Une des prémisses les plus intéressantes de Poslaniec est que «seule la lecture de fiction permet de vivre d'autres vies que la sienne et de transformer le cerveau». Pourquoi lire transformerait-il le cerveau? Disons assez simplement que lire, c'est opérer un va-et-vient constant entre la fiction et la réalité et que de ce va-et-vient naît une modification des perceptions de l'enfant, ces dernières étant dès lors agrémentées de la compréhension, des connaissances et des émotions nées de l'identification au personnage. C'est

une forme de dialogue, un échange qui, une fois intégré par l'enfant, contribue à organiser sa pensée et modifie par la même occasion sa façon de voir les choses.

Edwige Chirouter, dont le travail a inspiré plusieurs autres conférenciers, a apporté son point de vue en précisant sa vision du philosophe, qui se doit, dit-elle, «de faire l'idiot», c'est-à-dire d'être celui qui ne sait pas, celui qui pose et se pose des questions. Bien sûr, en disant *question*, on pense *réponse*, mais ce n'est pas ce qui importe ici. L'essentiel, ce ne sont pas les réponses, c'est de s'interroger, et surtout de réfléchir et d'échanger sur les questions posées.

Dans une perspective philosophique, les albums jeunesse ont pour fonction de permettre aux enfants de prendre la parole sur des sujets qu'ils n'oseraient pas aborder autrement; soit parce que l'idée ne leur en serait pas venue ou, plus juste encore, soit parce que certains sujets suscitent une réserve qui est alors dissoute dans sa projection sur le personnage. À la limite, pour l'enfant, ce n'est pas lui qui pose la question et ce n'est pas pour lui ou à propos de lui qu'il la pose, mais plutôt à propos du personnage et des événements de l'histoire. Par contre, une fois la conversation et la réflexion derrière lui, c'est bel et bien l'enfant qui a intégré l'information, c'est-à-dire les émotions, les réactions, les décisions, les connaissances appartenant aux personnages.

Dans les faits...

Point intéressant à préciser, tous les intervenants ont parlé de philosophie et de *fiction*, et non pas de documentaires portant sur la philosophie. Si ceux-ci ont leur place pour aborder certaines questions précises, ils forment plus ou moins à la pensée, et peu au questionnement. Ces documentaires philosophiques, qui discutent sur des thèmes comme «le beau et l'art», «l'amour et l'amitié», «l'argent et le bonheur», sont intéressants lorsque l'enfant se pose déjà des questions et qu'il sait ce qu'il veut savoir. Ils sont utiles du moment qu'on souhaite répondre à une question. Toutefois, dans un contexte où l'on

veut former la pensée et le sens critique, on n'y trouve plus son compte. Avec la fiction, on amène les lecteurs à poser eux-mêmes les questions, à découvrir les thèmes abordés et l'essentiel du propos, et à élever tout ça au rang de discussion.

Alors, faire de la philo, oui, mais comment? D'abord, il faut lire, lire et encore lire des histoires. Non seulement sans elles rien n'est possible, mais le sens critique, l'habileté à partager ses impressions, ses questionnements, ses idées, ne viennent qu'à l'usage; il faut du temps. Ensuite il faut bien choisir l'histoire. Idéalement, pour favoriser les questionnements et les discussions, il faut une histoire qui laisse place à une certaine interprétation, une histoire où la fin est ouverte, où tout n'est pas dit, une histoire dont le sens peut changer d'un regard à l'autre. En ce sens, des albums «coup-de-poing», aux thématiques moins accessibles et plus difficiles peuvent servir de pivot pour structurer la pensée, mais ils sont loin d'être les seuls à pouvoir jouer ce rôle. Dans un même ordre d'idées, la philosophie renvoie souvent à la question du bien et du mal, mais pas uniquement... Ce ne sont pas les thèmes ou les questions qui font la philosophie, mais la façon d'aborder ces sujets, de les traiter, de les laisser vivre au sein d'une discussion. On peut philosopher à partir de toutes les questions du quotidien : le mensonge, le respect, la peur, l'amitié, la compétition, etc. La diversité de la littérature jeunesse est belle, autant en profiter.

Une fois l'histoire choisie et lue, il faut laisser émerger toutes les questions sans faire de tri immédiat, puis les noter et les revoir avec les élèves. La plupart du temps, plusieurs d'entre elles se recoupent même si elles sont exprimées différemment. Le plus important, c'est de permettre aux enfants de formuler leurs propres questions. La plupart des intervenants, moi la première, font l'inverse; ils posent les questions et, souvent, annoncent carrément de quoi «traite» l'histoire racontée. Cette méthode est intéressante pour proposer une animation ou pour aborder un thème qui nous tient à cœur; toutefois, si le but est de former des penseurs, il faut,

dès le départ, leur permettre de construire leur propre questionnement. De cette manière, on s'assure que les thèmes soulevés sont vraiment ceux dont les élèves sont en mesure de saisir la portée. On s'assure également qu'il s'agit de leur propre compréhension de l'histoire, et non de la nôtre.

Enfin, l'étape suivante consiste à apprendre aux enfants à discuter en groupe, en respectant l'opinion, la pensée et le droit de chacun de s'exprimer. Cela peut sembler simple, mais ça ne l'est pas nécessairement. L'animateur doit devenir un guide, il est là pour faire émerger la discussion, pour la faire rebondir lorsqu'elle s'essouffle, pour revenir sur des propos importants, pour inviter l'enfant à faire des précisions (sans insistance, bien sûr) et pour permettre à chacun d'avoir la parole.

La passion des différents conférenciers du colloque de BAnQ m'a donné qu'une envie au sortir de leurs présentations : trouver un petit groupe d'élèves et «philosopher». Toutefois, une mise en garde a été faite : ne s'impose pas animateur en philosophie qui veut; et surtout, pas «en deux coups de cuillère à pot». L'animateur, autant que les participants, aura besoin d'entraînement, qu'il s'agisse de diriger des activités de lecture, des ateliers ou des séminaires. Il lui faudra également de la persévérance pour répéter l'expérience plus d'une fois (sans exclure la possibilité de traiter à nouveau de la même histoire ou du même thème). À ce propos, voici ce que dit Michel Sasseville, docteur en philosophie et professeur à la Faculté de philosophie de l'Université Laval : «Ce n'est jamais superficiel d'inviter quelqu'un à réfléchir; ce qui est superficiel, c'est de penser tout faire en une fois.»

Ce qu'il faut en comprendre

Mon constat : la lecture met en place un procédé un peu contradictoire. D'une part, il y a l'identification au personnage par le lecteur et, d'autre part, la distance créée entre ce qui se passe dans l'histoire et ce qui se passe dans la réalité du lecteur. La première lui permet de «vivre par procuration» des choses qu'il ne pourrait vivre autrement, la seconde lui permet une discussion sur des enjeux personnels sans se sentir menacé parce qu'une distance existe entre le lecteur, le personnage et les événements de fiction. Ces deux approches vont de paire et rendent possible, entre autres, l'exploration philosophique. Il faut toutefois rester vigilant et ne pas perdre de vue que l'objectif de la démarche n'est pas que les jeunes pensent comme nous, mais plutôt qu'ils pensent par eux-mêmes et pour eux-mêmes. Apprendre à philosopher pour mieux grandir, voilà l'enjeu.

De mots et de craie : de la classe à la vie!

Ginette Landreville

Depuis deux ans déjà, un comité organisateur gravitant autour de l'énergique Yves Nadon préparait le colloque *De mots et de craie* qui a eu lieu les 17 et 18 mai 2012 à Sherbrooke.

Plus de quatre-cents participantes (féminisation représentative oblige), majoritairement des enseignantes de niveau préscolaire et primaire et des conseillers pédagogiques, ont répondu à l'appel. Au cœur de la rencontre : la lecture de littérature jeunesse et son utilisation en classe. Pour en parler, faire réfléchir et partager des expériences et des pratiques, une vingtaine de conférenciers (enseignants, chercheurs, auteurs et illustrateurs) provenant pour la plupart du Québec et du Canada (dix-sept), mais aussi des États-Unis (trois) et de France (quatre).

Quarante-et-un ateliers étaient offerts, dont une dizaine répétés dans deux cases horaires. Étant donné le public visé, le programme comptait un nombre important d'ateliers à caractère pédagogique, certains plus théoriques, d'autres plus pratiques, dont il serait trop long de faire ici la liste (mais qu'on retrouvera sur le site www.demotsetdecraie.ca). D'autres ateliers étaient l'occasion, toujours populaire, de rencontrer des auteurs (Kees Vanderheyden, Véronique Le Normand dite Minne, Thierry Lenain, Robert Soulières, Élaïne Turgeon, Jacques Pasquet, David Bouchard) et des illustratrices (Anne Villeneuve, Céline Malépart, Rebecca Dautremer).

Lors des pauses, les participants étaient invités aux tables des exposants, principalement des distributeurs de livres (ADP, Dimedia), des éditeurs de littérature jeunesse (La courte échelle, Bayard, Les 400 coups, Hachette) et de matériel scolaire (Chenelière, Modulo).

Le respect du choix d'ateliers étant bien contrôlé, et le don d'ubiquité demeurant jusqu'à maintenant purement fictif, chaque participant pouvait assister quotidiennement à une conférence générale, le matin, puis à trois ateliers choisis. Voici donc mon parcours, forcément partiel.

Conférence d'Yves Nadon

En conférence d'ouverture, Yves Nadon — enseignant, chargé de cours, directeur de collection aux Éditions Les 400 coups, auteur, conférencier... et bougie d'allumage de ce colloque — nous a transmis sa forte conviction quant à la place de la littérature jeunesse en classe. Il a déploré le manque de visibilité des livres jeunesse dans les quotidiens, mais aussi leur absence dans le quotidien des élèves et des adultes. Il s'est dit inquiet de l'attraction des établissements à l'égard de la technologie (plus particulièrement du tableau blanc interactif — TBI) plutôt que de miser sur la conversation ou la relation enseignant-élève comme moyen d'enseignement. Il s'est dit aussi agacé par ceux qui assimilent la lecture à «une chaîne de montage». Bien que l'allusion n'était pas exprimée comme telle, certains